

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 40

Artikel: Qu'est-ce que Lohengrin ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192532>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS
datent du 1er janvier, du 1er avril, du 1er juillet ou du 1er octobre.

Les fleurs à Montreux.

Le 20 septembre 1888, la Société vaudoise d'horticulture ouvrait son exposition sur l'esplanade de Montbenon, au midi du palais de justice, par un temps superbe. — Le soleil ne s'en départit point, il la favorisa, il l'inonda jusqu'au bout de ses gais et bienfaisants rayons.

Trois ans plus tard, et à peu près à la même date, cette Société ouvrait à Montreux une nouvelle exposition.

Mais, dès le début, dès l'arrivée des plantes sur la place de la Rouvenaz, quel changement de décor dans le ciel !...

La pluie tombe, tombe toujours, impitoyable, persistante; la température est basse, on grelotte sous le pardessus, on se regarde, on s'interroge; on interroge avec plus d'anxiété encore le ciel grisâtre et maussade qui a saupoudré de neige les pentes des montagnes voisines.

Quel contre-temps pour ces braves horticulteurs qui se sont donné tant de peine pour étaler aux yeux du jury et des visiteurs leurs plus beaux produits!

Nous ne pouvons guère nous figurer, nous autres profanes, en fait d'horticulture, tout ce qu'il faut de soins assidus, de travaux persévérateurs, d'essais de tout genre, de sacrifices de temps et d'argent pour arriver aux résultats que nous pouvons constater dans ces belles expositions. Non, il faudrait suivre tout cela au jour le jour et être suffisamment connaisseur pour s'en rendre compte.

Aussi, quand un horticulteur a, par sa persévérance, son habileté, poussé ses plantes — si nous pouvons nous exprimer ainsi — jusqu'au point de floraison voulu pour être exposées; quand il les a bien choyées, dorlotées; quand il a obtenu d'elles des prodiges de végétation; quand il a fait transporter ses vases et ses caisses à plusieurs lieues de distance, avec mille ménagements, et que, sitôt à terre, gracieusement groupées en massifs superbes, en corbeilles élégantes, il vous tombe là-dessus un vent froid et des ondées intolérables, n'est-ce pas navrant !...

Oui, nous l'avons tous compris, et ce jour-là messieurs les exposants ainsi que les organisateurs de l'exposition de Montreux ont eu les sympathies de tous.

Le ciel s'est rassérétré peu à peu, c'est vrai, mais hélas, le mal était déjà bien grand et les déceptions bien amères.

Néanmoins, à voir ces massifs de bégonias à grandes fleurs, et leurs belles variétés, à voir ces corbeilles de géraniums, de bouvardias, d'œillets et de tant d'autres plantes arrivées à un point de développement magnifique, et qui, l'air penché et mélancolique, semblaient vous dire: « Voyez un peu, chers visiteurs, comme la pluie et le vent nous ont traitées », on se sentait saisi d'un sincère regret!...

Lorsque vous voyez une charmante jeune fille en toilette de bal, toute pimpante et gaie dans ses atours flatteurs, vous admirez sa beauté, sa grâce enchanteresse; mais si dans cette coquette et brillante parure, vous la faisiez quitter le bal, comme les plantes dont nous parlons avaient quitté leurs serres, et que vous l'exposiez pendant plusieurs heures à une rafale intense et des averses successives, vous m'en diriez des nouvelles!

Ne vous écrieriez-vous pas: Pauvre chérie!... c'est vraiment dommage !

Eh bien, telle était la situation faite à ces fleurs, à toutes ces plantes si fraîches, si élégantes, à l'origine, de port, de formes et de couleurs. Mais chacun a pu néanmoins se représenter ce qu'elles étaient à leur arrivée à Montreux; chacun a pu apprécier tous les mérites des exposants, suffisamment mis en relief du reste par les justes récompenses qui leur ont été décernées.

Quant au coup d'œil d'ensemble qu'offrait l'exposition, dont l'aménagement a été si bien compris, ce coup d'œil était magnifique; c'était avec enchantement qu'on parcourait les sentiers et les allées de cet Eden de huit jours, — y compris les jours de pluie.

Espérons qu'une autre fois, la Société d'horticulture du canton de Vaud, si intéressante dans son but et ses constants efforts, sera plus heureuse. Nous le lui souhaitons de grand cœur.

Qu'est-ce que Lohengrin ?

Nous avons la persuasion que la plupart de nos lecteurs se sont souvent demandé quel était le sujet de cette pièce

dont on nous parle tant depuis quelques mois; car il est peu de personnes ici qui en aient lu le livret ou entendu la représentation. Eh bien, en voici la donnée en quelques lignes :

Elsa, la fille du défunt duc de Brabant, est accusée du meurtre de son frère, par le comte Frédéric de Telramund. Ce dernier, poussé par sa femme, l'ambitieuse Ortrud, aspire au pouvoir, et c'est lui, le coupable, l'assassin qui ose charger de son crime l'innocente Elsa.

Mais la timide jeune fille se jette à genoux devant le tribunal et imploré le secours d'un généreux chevalier qui lui est apparu en rêve comme son défenseur. Sa voix est entendue. Une embarcation se montre au loin trainée par un cygne. C'est Lohengrin (inconnu de tous les assistants) qui se déclare le champion d'Elsa et terrasse en combat singulier Frédéric.

Toutefois, le beau chevalier a demandé à Elsa de ne jamais chercher à savoir qui il est, ni d'où il vient. La jeune fille s'est engagée par serment, mais, alors qu'ils sont réunis par les liens du mariage, Elsa, poussée par les perfides insinuations d'Ortrud, enfreint la défense qui lui avait été faite et, ne pouvant se contenir, surexcitée par la crainte de voir partir celui qu'elle aime, lui enjoint de se faire connaître.

Lohengrin obéit: il est, dit-il, un chevalier sacré qui perd toute sa puissance du jour où son individualité ne demeure plus secrète. Maintenant qu'il n'est plus entouré de son auréole magique, il lui faut regagner les légions mystérieuses d'où il est venu. Il quitte donc Elsa et se sépare à tout jamais d'elle.

Deux mots d'explication sur la signification symbolique de ce sujet.

Par ce serment d'absolue confiance exigé par Lohengrin de la part d'Elsa, Wagner a cherché à rendre sensible au spectateur cette idée que dans toute union conjugale, le seul lien réel et solide est une confiance réciproque, et que du jour où ce lien est brisé, tout charme est rompu.

En outre, Wagner a senti qu'une des causes fréquentes de dissens entre époux est cette curiosité naturelle, mais maladive en quelque sorte, de la femme,

qui cherche à fouiller dans le passé de celui qu'elle aime d'un amour exclusif et qu'elle veut sans partage.

Le drame a donc commencé avec la venue de Lohengrin cherchant à pénétrer dans le cœur d'Elsa par la seule confiance, et il se termine sur son départ motivé par l'acte de défiance dont Elsa se rend coupable envers lui.

Cette action clairement déduite, a, comme on voit, une part de symbole qui lui donne un attrait tout particulier.

Telle est l'analyse succincte que donne de cette pièce M. Albert Dayrolles, dans le *Voleur*.

I.A BARQUE

par JEAN BARANCY.

I

Assis tous deux en face de la mer qui semblait à cette heure matinale chanter pour eux seuls son éternelle chanson, les jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur l'immense nappe d'eau que le soleil pailletait d'or.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu dois me rendre réponse, tu t'en souviens, Tiennette ?

— C'est vrai, balbutia-t-elle.

— Eh bien alors ?

— Eh bien... plus je réfléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh ! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose !

— Ça me navre le cœur, de vrai ! Mais songe, je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle t'accepterait, encore que tu n'aies point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux, reprit-il, et point d'elle !

Une rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa grande volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eût été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand ils seraient mariés. Et puis, qui savait ? on se gausserait de lui peut-être ? L'on dirait que s'il ne choisissait pas une femme cossue, il pouvait du moins la prendre jolie, et elle ne l'était pas. Alors quoi ? Que lui apporterait-elle en dot ?

— Tu m'apporteras ta jeunesse et ta vaillance au travail, répondit Pascal, et d'ailleurs, continua-t-il, je te trouve à mon goût et c'est toi seule qui te trouve laide. Va, ma mie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie, et ses décisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme, malgré ce qu'elle appelait sa laideur et sa misère.

Laide ? elle se trompait, mais pauvre elle l'était bien réellement, et l'on se demandait

dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père, ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal, qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... criard ; mais bon comme le bon pain, et, la preuve, c'est qu'il aimait l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui.

Or, personne n'ignorait qu'il se privait pour elle, car il portait toujours les mêmes vêtements râpés, même le dimanche quand il n'allait pas en mer, et, s'il lui arrivait, de loin en loin, d'accepter une chopine offerte par un camarade, il ne pouvait jamais en offrir à son tour.

Tiennette prit de bonne heure avec lui des habitudes d'ordre et d'économie, mais son enfance n'eut aucune joie, elle devint sérieuse avant l'âge, et le bruit courut peu à peu qu'elle devenait laide, non qu'elle le fût réellement, mais parce que la gaîté n'animaît jamais son visage.

Elle n'en éprouva pas beaucoup de chagrin, et, en grandissant, s'habitua à cette idée que, laide et pauvre, elle ne trouverait point d'épouseur. Elle aimait assez l'oncle Nazaire pour vouloir rester avec lui et pour le soigner lorsque les années pesant trop sur ses jambes le forceraient à rester au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût pas de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans sa barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait de lui faire moins regretter les vagues bercuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait dix-huit ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et à prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour moi...

Que lui donnait-il le vieux moribond qui, de sa vie, n'avait rien possédé ?

Sa cahute et sa barque, c'était toute sa fortune ; mais lorsque trois jours après, la jeune fille orpheline pour la seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assuré, car elle loua fréquemment le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aida en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hardes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps ; le bois en était vermoulu, la mousse s'attachait à ses flancs crevassés et Tiennette en ferait du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa mesure.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvresse !

— Oui, je veux ! répondit-il résolument quand, pour la dixième fois peut-être, elle le pria de réfléchir, je veux ! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eut pas, et, malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh ! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyaient pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus ! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus ! pensèrent les amoureux.

Oh ! comme la bise hurlait sur les falaises.

Décembre avait tout gelé sur son passage, les arbres grèles semblaient être poudrés à frimas, c'était bien le cas de le dire, et la mer roulait en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépensé leur dernier sou et, s'il ne restait pas du bois dans l'autre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant ils travaillaient tant qu'ils pouvaient l'un et l'autre. Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages l'hiver, parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien, car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps ! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et quasi de honte.

Oh ! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant ! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi !

— Dis, balbutia-t-elle, si... si tu brisais la barque ? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins !

— Enfin ! répondit-il avec un soupir d'allègement, tu consens ! Je n'osais plus t'en parler, mais puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répondit-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur !

— Ne la regretté pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile qui, dans une heure, te redonnera avec chaleur la force et le courage. Ne la regretté pas ! Si nous ne la brûlions, ses planches moisies partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle. Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et à la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter de suite sa première brassée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.